

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 38

Artikel: Cauquiès bambioulès
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des étoiles qui vient dans l'éther assombri. Mais elle n'est point terminée la fête ; elle recommencera demain avec l'aube nouvelle...

Dans leur domaine, un jour profané, quand les oiseaux et tous les hôtes des vertes solitudes s'éveilleront, surpris d'une telle aubaine, ils se régaleront en grande liesse des miettes délaissées.

Et ce sera un festin pantagruélique pour toutes ces bêtes du Bon Dieu !

Ainsi, tandis que l'atelier ou le comptoir reprennent dans l'engrenage de la vie active les promeneurs de la veille, là-bas, dans la verdure et sous le ciel bleu, on jette fédéralement encore !

CAROLINE MÉGARD.

On en rit !

Hélas oui, on en rit, de la louable initiative du czar ! C'est triste, mais c'est comme ça !

Il en est toujours ainsi, lorsqu'une belle et bonne pensée se manifeste. On approuve, on applaudit même, mais on rit, on hausse les épaules.

Généralement, l'homme a, de lui-même, une très haute opinion. Mais, quand il s'agit de ses semblables, quand il s'agit surtout de l'humanité, il ne les a pas en bien grande estime. Il n'en attend rien ou presque rien de bon. Font-ils mal, il n'est point étonné. Font-ils bien, il suspecte leur sincérité et cherche tout de suite la pensée de derrière la tête, qui doit être le vrai mobile de leur bon mouvement.

Le czar propose le désarmement : il y a quelque chose là-dessous ! Il faut se méfier. Il faut examiner, scruter, fouiller, tourner et retourner ce bloc enfariné.

Et quand bien même il n'y aurait rien là-dessous, quand le czar serait sincère, l'idée du désarmement ne saurait être prise au sérieux ; c'est une chimère, une folie, une chose irréalisable. On en rit.

Le désarmement, c'est un allègement aux lourdes charges qu'impose aux Etats européens la « paix armée » — encore deux mots dont la rencontre étrange est un indice de la situation extraordinaire dans laquelle nous vivons depuis quelque vingt ans. — Le désarmement, c'est la perspective d'une diminution des impôts, ou tout au moins l'affectation de ceux-ci à des services publics plus profitables aux nations que les forteresses, les canons et les fusils.

Renoncer à ces guerres qui ont mis l'Europe en deuil et dont les conséquences lui sont comme un boulet rivé au pied, qui l'empêche de suivre, ainsi qu'elle le voudrait, à ses aspirations progressistes ; renoncer à cela, est-ce possible ? Non, vraiment ! Ce serait trop beau !

Trop beau ! Et pourquoi ? Désespérons-nous donc à ce point de l'humanité ? Il n'y a rien de trop beau quand il s'agit du bien. Avons-nous peur d'aller trop loin dans cette voie, de ne plus nous reconnaître ? Oh ! sans doute, la satisfaction sincère que procure une bonne action est un stimulant. A faire le bien on en prend vite le goût. C'est le premier pas qui coûte.

Mais, rassurons-nous, ne craignons pas de passer par dessus la selle, le mal — ici c'est le goût des conquêtes et de la gloire, la militairomanie — le mal est toujours très puissant. Nous lui avons, jusqu'à présent, fait la part si belle, qu'il en a profité. Il ne quittera pas la place de si tôt ; d'autant plus qu'il a encore de nombreux partisans. Il se chargera de nous retenir, de ralentir notre ardeur.

Tant s'en faut que tout le monde soit déjà du côté du czar ! Demandez plutôt leur avis à nos colonels ou à ces jeunes officiers qui, le soir, sur les promenades, échantent des coillades avec les demoiselles, très sensibles au prestige de l'uniforme. L'autre jour encore, un jeune

homme qui se présentera l'année prochaine au recrutement et qui compte bien « avoir le thorax », c'est-à-dire la taille indispensable à un soldat — taille dont se passent, sans trop de dépit, nombre de bons et courageux citoyens, — s'écriait, à propos du désarmement : « J'espère bien que ça ne passera pas ! »

Le brave garçon ! il croyait déjà, dans sa candeur naïve, que « ça passerait », comme au Grand Conseil un préavis du Conseil d'Etat.

Va, mon garçon, rassure-toi, ça ne veut pas passer comme ça, malheureusement. Tu auras ton fusil, tes cartouches, tes galons.

Tant que l'on rit, tu n'as rien à craindre. Mais les bonnes pensées font leur chemin, elles finissent toujours par vaincre. Un jour viendra où l'on ne rira plus. Ce jour-là, mon garçon, la cause qui te tient à cœur sera bien malade.

Pour conclure, un détail curieux. Consulté un dictionnaire, au mot *désarmement*, nous remarquons cette citation de Proudhon : « La France donnera un jour au monde le signal du désarmement ; c'est un honneur qui paraît lui être réservé »

Si la France s'est laissée devancer par son allié, espérons qu'elle ne lui refusera pas son appui dans la louable campagne qu'il a entreprise. Leur succès commun serait la conséquence la plus heureuse de l'alliance franco-russe.

X.

Vieille histoire.

Il était une fois un paysan qui menait une chèvre au marché. Monté sur son âne, il allait, plein d'espérance, et la chèvre, une clochette au cou, suivait docilement. Vinrent à passer trois filous — ils sont toujours trois. La vue du paysan, de son âne et de sa chèvre excita leur convoitise.

— Je gage, dit l'un d'eux, que j'emmène la chèvre de ce brave homme, sans qu'il s'en doute.

— Et moi, dit le second, je lui substitue l'âne sur lequel il est monté.

— Bien malin ! s'écrie le troisième. Moi, je lui souffle sa veste et sa culotte.

Ainsi dit, ainsi fait.

Le premier voleur délie adroitement la clochette du cou de la chèvre, l'attache à la queue de l'âne et se retire avec sa proie. Le paysan, entendant toujours la clochette, croyait que sa chèvre suivait toujours. Au bout de quelque temps, il se retourne et ne voyant plus sa bête à cornes, il en demande des nouvelles à tous les passants.

Alors, le second filou s'approche :

— Je viens de voir, dit-il, du coin de cette ruelle, un homme avec une chèvre, il avait l'air de se sauver. C'était votre bête apparemment !

Le paysan saute de son âne et, priant l'officieux de vouloir bien le lui garder, se met aux trousses du ravisseur. Après avoir arpenté bien du terrain, il revient accablé. Son âne avait aussi disparu. Le second filou se l'était approprié.

Désespéré, le pauvre paysan continue sa route en se lamentant. Il passe auprès d'un puits. Assis au bord de ce puits, un homme s'arrachait les cheveux et sanglotait à fendre le cœur.

— Qu'est-ce qui vous désole ainsi ? dit notre paysan, en s'approchant. Avez-vous, comme moi, perdu un âne et une chèvre.

— Belles bêtises, que vos animaux, répond l'autre ; moi j'ai laissé tomber dans ce puits une boîte qui contient pour 20,000 francs de diamants et 3000 francs en or. Le propriétaire à qui je la porte dira que j'ai volé et je serai peut-être pendu !

— Pourquoi ne descendez-vous pas dans les puits ? fit le campagnard.

— C'est que j'ai peur de l'eau. Entre le risque de me noyer et celui d'être pendu, je préfère encore la chance de la corde. Mais à qui me rapporterait ma boîte, je donnerais volontiers 50 pièces d'or.

Le paysan, tout heureux de l'occasion qui lui était offerte de réparer la perte de sa chèvre et de son âne, ôte ses habits et dégringole au fond du puits. De boîte et de diamants, nulle trace. Il remonte tout penaud. Ses habits n'étaient plus là. Chèvre, âne, vêtements, avaient suivi les trois larrons, qui courent encore.

La morale de ce récit est qu'il ne faut jamais croire sur parole les gens qu'on ne connaît pas !

Vieille histoire, mais toujours bonne !

Cauquiès bambioulés.

On vilho municipau dè B. avai reçu pè la poustà onna lettra io on lo traittâvè dè totès sortès, hormi què brav'hommo, et dè bio savâi, cé qu'avâi fé clia lettra ne l'âi avâi pas met son nom.

Coudhivè prâo ruminâ quoui étâi lo chena-pan qu'avâi ouzâ l'âi envouyi dâi z'insurtès dinse, mâ motta ! ne devenâvè nion et ne poivè pas s'emaginâ quin guieusâ avâi zu lo toupet dè l'âi écrièrè cein. Adon quand sè prâo zu crosâ la cervalla, l'idée l'âi vint dè la montrâ âo syndico et l'âi tracé avoué lo papâi.

— Vouaiti vâi, syndico, se l'âi fe, quinna lettra y'è reçu sti matin, on m'è traittâ dè bra-caillon, dè vilho bourtiâ, dè chena-pan, dè tabornio et mimameint dè chandrou, que ne su portant rein dè tot cein, n'est-e pas ? Sébahy quoui dâo dianstro m'a cein écrié ?

— Ma fâi, que volliâi-vo que vo diesso, l'âi repond lo syndico, vo faut petètrè vouaiti permi voutrès vezins, cé que vo z'a écrié cein est po sù cauquon que vo cognâi adrâi bin !

Rodo à Toinon, on bon vilho que demâorè pè la Couâta, étâi z'u payi on intérêt que déves-sâi dein 'na banca dè pè Lozena et cl'annaie quie poivè tot justo niâ lè dou bets, kâ lè vegnès n'aviont quasu rein bailli po cein que lo dzalin avâi fé bin dâo mau pertot. Assebin, quand délietta sa borsetta et que compta sa mounia su la banca, l'allignivè on pou mau-grâ sè napoleons.

Adon, cé que l'âi fasâi lo reçu, que lo cognessâi du grantein, l'âi dese :

— Est-te verè, l'ami Rodo, que lè vegnès ont dzalâ per tsi vo ?

— Cein n'est què trâo verè ; se âo mein lè z'intérêts poivant assebin dzalâ tandi cauquiès z'annaiès ! mâ n'ia pas dè risquo ! l'âi repond lo Rodo.

Lo derrai iadzo que l'ont votâ po lo Grand Conset, on bon vilho conseiller, que ne vu pas vo derè, n'avâi pas étâ renonmâ po cein que, dein lo sacclio, sè trovâ on part dè dzouveno écervelâ que n'ein ont perein volliu ourè dévezâ et qu'ont fé dâi pi et dâi mans po portâ lè listès et fèrè verè on pe dzouveno, on luron qu'étâi pe dégourdi et qu'étâi ot tot fin po menâ lo mor.

Ma fâi, coumeint vo peinsâ, cein a fé on coup âo pourro vilho, dè sè vairè dinse degomâ, ââ cein l'âi fasâi adé on rudo plliési d'allâ à cliâio tenabliès.

Adon, po poâi fraternisâ onco on iadzo avoué sè collègues, lè z'a tréti invitâ à n'on soupâ à la pinta dè la *Crâi-Bliantse* et quand l'ont zu coumeinci à medzi, lo carbatier vint l'âo demandâ quin vin falliâi l'âo z'apportâ.

— Ma fâi, on n'ein sâ rein ! firent ti cliâio qu'étiont invitâ.

— Et bin, se vo volliâi m'attiutâ, dese lo car-

batier, vo conseillo dè bairè dâo Dèzaley, l'est on vin qu'est renomâ !

— Tant mi por li le vilho conseiller, ein soclieint on pou épais. C. T.

L'activité d'un empereur. — C'est de Guillaume II qu'il s'agit. L'an dernier, il a reçu mille vingt-six rapports immédiats; il a rendu sept cent cinquante et un arrêts et signé huit cent deux ordres de cabinet. Cinq mille huit cent cinquante-sept rapports lui avaient été adressés par la voie hiérarchique ordinaire.

Nous ne parlons pas des voyages, discours, revues, etc., etc.

Le pauvre homme !

Avant le temps des portiers.

Dans les maisons construites par nos pères, dit un écrivain de Paris, M. Roqueplan, l'usage général était celui-ci : — pas de portier — un passe-partout pour chaque locataire, et, le plus souvent, pas de passe-partout et la nécessité de frapper à la porte un nombre de coups correspondant au numéro des étages.

De là quelques confusions comiques. Le premier coup n'éveillant pas sûrement ceux qui attendaient, ne comptait pas. Une dame en camisole se mettait à la fenêtre, ne reconnaissait pas le rentrant et appelait la dame de l'étage supérieur : autre camisole.

Autre quiproquo : nouvelle camisole. On vit ainsi plus d'une fois quatre étages garnis de femmes en camisoles, armées de chandelles, qui s'appelaient, s'injuriaient et s'arrosaient mutuellement de suif.

Les facteurs de la poste employaient le même procédé. Ils frappaient autant de coups à la porte de l'allée qu'il y avait d'étages au logement du destinataire de la lettre, et criaient : M. Michel ! Allons donc, M. Michel ! — Voilà ! — Trois sous. Ou bien : M. Michel ! — Voilà ! — Marseille, vingt sous ! — Vingt sous ! Encore une farce de mon gueux de fils.

Tous ces détails qui mettaient en rapport les habitants d'une maison et tout un quartier au courant des affaires de chaque rue constituaient l'intimité de la famille parisienne, mais ne constituaient pas une éditité sérieuse et respectable.

Le *cancan* courant d'un côté à l'autre de la rue, volait de fenêtre en fenêtre.

Il fallait interner le *cancan*, le résumer, le centraliser aux mains d'un seul, le condenser dans un espace étroit : de là le portier, de là la loge du portier.

Un Horace Vernet pour trente sous !

Le *Petit Marseillais* raconte l'anecdote suivante :

Un jour, Horace Vernet était allé installer son chevalet sur une place où des soldats étaient en train de manœuvrer. Et il s'amusait à reproduire sur la toile la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Pendant une des pauses, un tout jeune soldat s'approche curieusement du peintre, se plante derrière lui et le regarde travailler avec un vif intérêt.

— Eh bien, mon garçon, lui dit Horace Vernet, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je regarde toutes ces belles choses que vous peignez.

— Ah !... Et, dis-moi, qu'est-ce que tu en penses ?...

— Je pense que je voudrais bien que vous me fissiez mon portrait...

— Tu n'es pas dégoûté !...

— Seulement, j'ai peur de ne pas avoir assez d'argent pour vous payer.

— Ah !... tu voudrais me payer ?...

— Oui... voyons, est-ce que trente sous, ça serait dans vos prix ?...

— Trente sous !... mais tout à fait... Allons, colle-toi là et ne bouge plus !

Et en quelques coups de pinceau, Horace Vernet plante sur la toile un magnifique fantassin, très ressemblant et d'une superbe allure.

— Eh bien, es-tu content ?

— Très content, Monsieur... Voici vos trente sous...

Le fantassin paye et s'en va retrouver ses camarades, son portrait sous le bras. Il le leur montre et tous s'extasient. Pourtant lui se gratte la tête d'un air mécontent.

— Mon Dieu, oui, c'est ressemblant... mais je suis sûr qu'en insistant un peu, j'aurais pu l'avoir pour vingt sous.

Boutades.

La Cour d'assises d'Alger a eu à juger dernièrement un fermier espagnol prévenu d'avoir, avec deux complices contumaces, assassiné le propriétaire de sa ferme. Il se croyait déjà condamné à mort, quand il s'est entendu infliger seulement vingt ans de travaux forcés, ce dont il a exprimé sa reconnaissance par cette naïveté :

— Dieu vous le rende, messieurs !

C'était au café du Grand-Pont. Quelques personnes assises autour d'une petite table ronde causaient politique.

Un jeune étudiant s'approcha et prit part à la conversation : ses jugements n'entraient nullement dans les vues d'un vieux grognard qui l'apostropha en ces termes :

— Tais-toi, à ton âge j'étais encore un âne !

— Vous vous êtes parfaitement bien conservé, répondit l'étudiant.

Un petit vieillard, toujours très gai, et dont les historiettes sont aussi brèves que spirituelles, indiquait l'autre jour à un ami la recette suivante :

« Je venais d'entrer en ménage et j'étais forcé de me lever fort matin ; au jour, il fallait être à l'ouvrage. Ma femme devait naturellement préparer le déjeuner, mais elle se plaignait de vapeurs, de migraines, etc., *bobos* auxquels je ne pouvais pas faire attention. Enfin, un matin, elle est très malade et déclare ne pas pouvoir se lever.

— Eh bien, lui dis-je, puisque tu ne peux pas te lever, et que tu pourrais malheureusement en mourir, veuille m'indiquer laquelle des filles du village tu crois la plus capable de te remplacer au besoin ?

La malade, pour toute réponse, sauta lestement à bas du lit, et n'eut plus jamais ni vapeurs ni migraines ; elle jouit encore d'une excellente santé. »

On a dit que les enfants ne doivent parler à table que lorsqu'on les interroge, surtout lorsqu'il y a des étrangers.

Au dessert, on apporte une pièce de pâtisserie.

— Maman, dit Toto, est-ce que tu ne vas pas m'interroger ?

— Et que veux-tu que je te demande, mon enfant ?

— Demande-moi si je veux du gâteau.

Un négociant vient de perdre un procès qui durait depuis plusieurs années.

Il écoute le libellé du jugement.

« Attendu ceci, attendu cela ; attendu autre chose, attendu... attendu... etc. »

— Sapristi ! s'écrie-t-il, c'est donc ça que j'ai attendu si longtemps !

M. Prudhomme, philosophe :

— L'homme n'est pas fait pour vivre seul, affirmait-il hier.

— Allons donc ! reprit un interlocuteur ; ce sont les femmes qui ont fait courir ce bruit-là.

Madame Lanfumé et sa bonne :

— Jeanne, votre service est mal fait, les meubles sont tout plein de poussière ; j'ai pu écrire votre nom sur le marbre de la cheminée avec mon doigt.

— Je ferai respectueusement observer à madame qu'elle s'est salie bien inutilement, car elle pouvait tout aussi bien écrire mon nom sur son album, si elle tenait tant que cela à l'écrire.

A quoi tient la fortune ! — Un Américain archi-millionnaire vient de mourir en laissant toute sa fortune à une demoiselle qu'il n'avait vu qu'une fois et à laquelle il n'avait jamais parlé.

Voici les termes de son testament :

« Je lègue tout ce que je possède à miss..., parce que... son petit nez retroussé m'a fait rire et m'a amusé pendant toute une soirée où je me trouvais au théâtre. »

Dans un restaurant à vingt-deux sous.

Après avoir flairé un plat qu'on lui a servi et fait une moue significative, un habitué consulte la carte, puis la rejette avec découragement.

Le garçon, qui l'observe, s'approchant :

— Est-ce que monsieur n'est pas satisfait de la composition du menu ?

— Au contraire, murmure le client, je me plaindrais plutôt de sa décomposition !

Sous les verts ombrages du jardin du Casino-Théâtre, deux ouvriers, gais compagnons, venaient d'achever le litre de l'amitié. Arrive le moment de payer. Une discussion s'engage :

— C'est moi qui t'invite, c'est moi qui régle.

— Tu as payé la dernière fois, c'est mon tour.

— Je te dis que je régle.

— Et moi je te dis que je veux payer.

Enfin, de guerre las, l'un des deux amis cède :

— Puisque c'est comme ça, j'en discute plus ; paie.

— Oui, paie !... j'ai pas le sou.

— Moi non plus.

THÉÂTRE. — Une de nos lectrices nous écrit à propos de la représentation de Sarah Bernhardt :

« Sarah Bernhardt a bien voulu honorer encore une fois Lausanne de sa présence ; elle a pu constater qu'elle y compte de nombreux et fidèles admirateurs. »

« Nous devons avouer, pour ce qui nous concerne, que notre enthousiasme et nos applaudissements ne disent pas assez l'admiration que nous éprouvons pour la grande tragédienne. Cependant, nous nous permettons de dire que dans la *Dame aux Camélias*, il y a un an, Sarah Bernhardt réussit mieux à nous passionner, à nous émouvoir, que dans *Adrienne Lecourreur*. »

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

FOURNITURES POUR ÉCOLES

Planches à dessin très soignées. — Etuis d'instruments mathématiques d'Aarau.

CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

CARTES À JOUER

Cartes de visite. — Cartes de fiançailles.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.